

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 12

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199281>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

III

Lè a chî dè la kapéta
Fâ pâ bin chon dèvè.
Che n'avè pâ dè grânté j'orolyè,
Ye chôtrèrè lè chè.

IV

'Chè chakou bin la tisa,
Chè chakou bin lè rin;
Chinbyè kè chè tschanbè
Ye chon chu dè réchaò.

V

La chin-déni ch'aproutschè;
Lè lindzo vignon nè;
Adiu lè piou, lè pudzè;
Mòdechon lè cholè.

VI

Totè staò dzounè filyè,
Ye chaòt au bou d'avò;
Chè byochon lo vejaòdzo,
E choton fro dè tsò.

VII

Chon montà amon l'etschila,
Po no motra lè baò;
Totè staò dzounè filyè,
Lo pantè persoatò.

Ce qui — moins l'air simple et si j'ose dire du terroir, la grâce naïve du chanteur et le charme inhérent à nos patois, et particulièrement au gruyérien — signifie :

I. Le vingt de mai arrive, — La saison d'après. — (Ils) dépendent leurs clochettes, — Leurs beaux sacs à sel brodés.

II. Et quand le mobilier (ou les ustensiles) arrive, — (Ils) commencent à décharger; — A préparer les baquets à lait, — Pour quand (il) faudra *trancher* (faire coaguler le lait).

III. Il y a celui de la *kapéta* (*) (calotte d'armaili) — (Il ne) fait pas bien son de-oir. — S'il n'avait pas de grandes oreilles, — sauterait les haies.

IV. (Il) se secoue bien la tête, — (Il) se secoue bien les reins; — (Il) semble que ses jambes — Elles sont sur des ressorts.

V. La Saint-Denis s'approche; — Les linges viennent noirs; — Adieu les poux, les puces; — Maudissons les fenils (ou les vachers couchent).

VI. Toutes ces jeunes filles, — Elles sautent (dansent) au bois *d'en bas*; — (Elles) se pincent le visage, — Et sautent dehors déchaussées (ou pieds nus).

VII. (Ils) sont montés *en haut* l'échelle, — Pour nous montrer les bœufs; — Toutes ces jeunes filles, — Le pan de chemise troué.

Des vingt-huit vers ci-dessus, la moitié, quatorze, figurent avec des différences appréciables dans *le Jermalyi*, dont les strophes V et XV correspondent aussi assez exactement aux strophes III et VI de la chanson ci-dessus.

Faut-il conclure de cette comparaison que notre *bouèbo*, de onze à douze ans, à la mémoire duquel aurait été confiée *le Jermalyi*, n'en a retenu que ce qu'il nous a transmis et y aurait mêlé même, ici et là, des vers étrangers puisés dans une ou d'autres chansons qui nous sont inconnues. Nous hésitons à le croire. De là à affirmer que les sept strophes que nous venons de transcrire forment un tout suivi et complet, une simple lecture suffirait à détruire, sinon à trouver cette assertion risquée.

Nous pensons plutôt avoir ici un fragment, d'une variante, si l'on veut, des *Jermalyi dou Payi bâ*, du même auteur peut-être, mais qui, dans l'esprit populaire, n'en demeure pas moins un chant bien distinct.

Octave CHAMBAZ.

Distinguons !

La nuit était noire comme la porte d'un four. Trois gais camarades revenaient d'une course ou col de la Croix, sur Gryon.

(*) Dans ce vers, *kapéta* me semble désigner un vacher quelconque, auquel on a donné ce surnom.

Après avoir butté de ci, dégringolé de là, nos excursionnistes arrivent vers un groupe de chalets, présage réconfortant de l'approche de la civilisation. Il est tard; plus de lumière nulle part.

— Tonnerre ! quel atout, s'écrie Coupe-bise. Le malheureux venait de donner de la tête contre un objet saillant, à l'angle d'un chalet.

— Tiens, une boîte aux lettres. On est sauvé ! Vite une allumette.

La suédoise jette un furtif éclair.

— Oh ! bien, on est jolis, fait Grain-de-sel, on est en plein canton de Berne.

— Comment ça ?

— Pardine, il y a sur la boîte : *Brief einwurf*. Coupe-bise, toi qui sais l'allemand, tire-nous de là. On va réveiller quelqu'un.

— Veux bien. M'a bien semblé que cette sac... boîte avait les angles rudement vifs.

Rumeurs, coups de canne à la porte du chalet, puis, en fin de compte, apparition d'un fantôme en casque-à-mèche et pantet.

— Wo sind wir da ? interpellé Coupe-bise, qui avait été jadis dans les Allemagnes, à Bümplitz.

Le fantôme lance un regard de dédain à ces intrus et referme vivement son huis.

— Ah ! c'est comme ça, allons au chalet voisin.

Cette fois, c'est une *bégumine* qui répond aux appels.

— Wo sind wir da ? demande de nouveau Coupe-bise.

La fenêtre allait se refermer, sans réponse, lorsque Grain-de-Sel se mit à agoniser Coupe-bise, en bon langage du cru.

— Oh ! alors, s'écrie la bonne femme, si vous parlez comme tout le monde on vous répondra, mais le *tutche*, on n'est pas tenu de le savoir : pas vrai ?

Tout s'explique. La bourgeoisie, une brave montagnarde, vient bienôt ouvrir la porte de la cuisine. Elle fait entrer nos touristes, rallume le feu et, malgré l'heure avancée, met, en leur honneur, les petits plats dans les grands.

Eux, tout heureux de se sentir sur terre vaudoise, rient de bon cœur de l'aventure et plai-sant Coupe-Bise avec son *tutche*.

Mais, aussi, pourquoi diable la Confédération va-t-elle mettre en grandes lettres : *Brief einwurf* sur la boîte aux lettres d'Arveyes ?

Jh.

Au bout du monde.

Vous vous souvenez bien de *Grietz* ?

Mais, oui, Pierre N..., surnommé *Grietz* — je ne me souviens plus pourquoi, par exemple — et qui, furieux de s'entendre toujours appeler de ce surnom, avait résolu de quitter le canton.

Un jour, il prit ses effets sous le bras, son bâton à la main, et se dirigea vers le canton de Berne.

Sur le pont de Guminen, il rencontra une jeune paysanne. Celle-ci vint au-devant de lui, la main tendue : « Guten Tag, mossié *Grietz*, wo allez-vous comme ça ? »

— Ah ! y veulent aussi m'appeler *Grietz*, dans ce pays. Oh ! bien alo, c'est pas la peine; je retourne dans le canton de Vaud.

Et, sans répondre à la gentille Bernoise, Pierre N... tourna les talons et revint au pays, où il est mort il y a quelques années.

Dans les derniers temps de sa vie, il se déclina, un jour, à rendre visite à une vieille parente, habitant Avenches et qui depuis longtemps l'attendait.

Il s'en vient donc à la gare de Lausanne et demande un billet pour Avenches.

Attendant le départ du train, *Grietz* se pro-

menait sur le quai. Tout à coup, les employés appellent les voyageurs :

« Lausanne, Fribourg, Berne, Lucerne, Bâle, Zurich, Moudon, Payerne, Avenches, etc... »

— Oh ! la la, la la, c'est si loin que ça, Avenches. Oh ! ben... rave pour mon billiet; je n'y vais pas.

Boutades.

La municipalité d'un de nos villages discute l'allocation à accorder au régent pour ses fonctions de chantre à l'église.

On avait peine à s'entendre.

— Pour tant qu'à moi, dit l'un des municipaux, je suis d'avis qu'on donne au régent quinze par psaume et trente par cantique, parce que, les cantiques, c'est plus gai.

Un de nos abonnés nous rappelle l'épitaphe suivante, gravée sur la pierre sépulcrale d'un vieux buveur :

Ci-git, François, ce franc luron;
Il a mangé toutes ses rentes;
A son gilet, plus qu'un bouton,
Mais, à son nez, plus de quarante.

Le jeune Paul **, ayant terminé ses classes, est entré depuis peu en apprentissage chez un photographe.

— Eh bien, Paul, lui demande son oncle, commences-tu à opérer toi-même ?

— Oh ! certainement. Mais, comme je ne suis pas très habile, on ne me laisse faire que les portraits d'enfants !

Les temps sont durs. L'économie est plus que jamais de saison.

M. C *** le sait mieux que personne.

— Anatole, dit-il l'autre jour à son fils, as-tu fini de te promener ainsi ? Tu vas user tes souliers...

Anatole s'assied sans répondre.

— Allons bon ! maintenant tu vas user tes culottes !

Comment doit-on prononcer le mot *Boërs* ? C'est selon.

— Pour les Anglais, il se prononce de deux façons : Quand ils reçoivent une pile, ils disent « dé... boires », et en voyant leurs impôts s'augmenter chaque jour depuis la guerre sud-africaine, ils soupirent « dé... bours » !

Rectification. — Dans les vers de M. Alf. Ceresole, intitulés **A mon facteur** et insérés dans notre numéro de samedi dernier, une faute d'impression s'est glissée. La corriger, s. v. p., au trentième vers, en ne lisant pas :

Cent hommes de valeur

mais bien :

Aux hommes de valeur.

THÉÂTRE. — Encore quatre représentations du **Petit Poucet**, la grande féerie, montée par M. Darcourt pour prendre congé des Lausannois. Nous avons dit toutes les attractions de cette pièce, décors superbes, ballets, cortèges d'enfants, rien n'y manque. Une vraie fête pour les yeux. Aujourd'hui, *samedi*, et demain, *dimanche*, *représentations à 2 heures, et le soir, à 8 heures*.

KURSAAL. — **Bertin**, le grand Bertin, l'inimitable Bertin est toujours dans nos murs. Plus on l'entend, plus on veut l'entendre. « Il nous fait une redoutable concurrence ; les affaires ne vont pas », disait, l'autre soir, un négociant. — « Les affaires ? répliqua M. Tapie, mais jamais elle n'ont été mieux ! » Je vous crois, M. Tapie, le Kursaal ne désemplit pas.

La seconde des **Avaries**, de Brieux, a eu lieu hier soir, à la Salle centrale. Interprétation irréprochable. Tous les rôles étaient tenus par M. Scheter; personne ne s'en est douté.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*